

Écoulez-le parler de la nature :

« Pour l'aimer sérieusement, dit-il quelque part avec une vérité profonde, il faut avoir connu les hommes », et il ajoute ailleurs :

Heureux ceux qui joignent le sentiment de la nature à l'amour de l'idéal ! Ils ont l'exquise délicatesse d'instinct qui leur permet le perpétuel dialogue avec l'univers.

Ses idées se précisent à contempler le vivant miroir des choses. Écoutez encore :

Une habitude prématurée de réfléchir corrompt bien des naturels. Que l'enfant soit libre et puise la vie à sa source, la nature ; qu'il soit une image des arbres qui, en de nombreux printemps, ne cessent d'élever et d'élargir leurs cimes, attendant la maturité pour reposer leurs rameaux vers la terre.

Et cette pensée caractéristique :

Il y a moins de beauté dans la régularité d'un monument que dans l'irrégularité de la forêt, et moins de grandeur dans les pas comptés de la logique que dans les courses vagabondes du sentiment.

Et celle-ci encore :

Dans les plus arides déserts, l'honnête homme se croit entouré d'amis, et, perdu au fond des bois, il se voit encore salué par la branche de coudrier qui se balance sous le poids d'un oiseau.

Parle-t-il de l'homme, il exprime, avec une noblesse et une générosité que vous allez juger, le sentiment supérieur de la fraternité dans la durée :

Les vies présentes sont impuissantes à combler le vide causé par l'absence de myriades d'êtres que nous aurions pu aimer. Le poids du temps révolu modère notre désir de nous mêler aux événements à venir et, nous entraînant en arrière, nous fait vaciller entre le regret et l'espérance. Nous ne pouvons religieusement aimer l'humanité sans la chercher partout où elle a vécu. La vie et la mort s'unissent dans le domaine de l'affection et, par cette réunion, forment la chaîne indissoluble de l'éternelle réalité. Arrêtés pensifs sur ce présent mobile qui s'ébranle au choc des accidents, nous plongeons notre pensée dans l'océan des choses à jamais perdues ; nous tâchons d'évoquer les fantômes qui furent nos frères, en mêlant notre âme à la leur, — fantômes qui cheminaient un jour ici-bas, agités de ces mêmes émotions qui nous troublent aujourd'hui. Sans effroi de la distance, et pleins de la sérénité sombre du mystère et de l'amour, nous faisons refluer nos sentiments en nos souvenirs pour ranimer de la poussière. L'étincelle, en une mélancolique retombée, revient d'elle-même éclairer la cendre du foyer. C'est avec amour que nos regards se portent vers le passé, vers le jour à peine enfui, dont les heures retentissent encore, et vers les siècles les plus éloignés. Ils parcourent l'espace, cherchant à repeupler de créatures évanouies cette terre oubliée aux éphémères vestiges. Aidés de leurs faibles rayons, ils y cherchent ces ombres de vie qui furent jadis des êtres que tour à

tour la terre a dévorés. Après avoir longtemps erré dans l'étendue, ils ne trouvent qu'une nuit dont la monotonie n'est interrompue que par les gloires qui çà et là luisent à travers les âges : c'est alors qu'ils se tournent avec une inexprimable ardeur vers la beauté incorruptible, seul brasier qui doit dévorer les curiosités vaines !

La nature et l'homme, voilà les sujets qu'il scrute et magnifie avec une haute et sobre éloquence, qui s'apparente par son harmonie aux plus nobles proses de France. Il est de la lignée des aristocrates de lettres, et ces quelques lignes descriptives de RÉMO suffiraient, à ce propos, à révéler la nuance de son âme :

« Les cygnes qui, dans leur grâce dédaigneuse, fendaient de leur poitrine les eaux sombres des fossés, en faisant ployer les roseaux, nous disaient en leur mutisme : « Nous sommes toute blancheur et cependant toute obscurité, toute fierté et tout mystère. Ainsi votre vie, ô rêveurs ! »

Mais cette évocation si noblement harmonieuse, je crois l'avoir fait sentir, n'est pas d'un cœur sec. Au contraire, et comme l'a fort bien dit Albert Giraud, Pirmez, dans ses graves soliloques, verse à l'homme l'universel amour et l'universelle pitié qu'on puise dans les solitudes, il n'a pas non plus de colère contre les mauvais : l'emportement rapproche les distances, et il n'entend pas sortir du lointain de sa songerie. Comme la Rochefoucauld, il excelle à trouver nos secrets mobiles, mais pas avec l'arrière-pensée d'excuser son égoïsme par celui des autres. Généreux et sensible, il ne veut pas insulter l'homme, mais chercher à le guérir.

« La paix règnera sur cette terre, dit-il, le jour où nous aurons compris que travailler au bonheur d'autrui, c'est acquérir le nôtre. »

Ce grand altruiste, s'il proclame ainsi la solidarité des hommes de son temps, exalte avec une austère grandeur, comme l'a fait remarquer dans une étude qui m'a également fourni une abondante et fort utile documentation M. Emile Royer, celle des générations qui se succèdent à travers le temps :

« O morts, s'écrie-t-il, restez doucement couchés où vous êtes : j'irai bientôt m'étendre à vos côtés. Je descends à vous par l'escalier des heures. Écoutez chacun de mes pas retentir au clocher de l'église prochaine. Ah ! Quelle procession variée m'accompagne sur l'escalier lugubre ! Vous toutes, générations disparues, vous êtes les vivants d'hier, et moi, je suis le mort de demain ! »

Et si ce grand cœur viril était soumis à la croyance, il savait s'ouvrir à la plus haute conception de la tolérance :

« Beaucoup, dit-il encore, ne peuvent reconnaître de génie aux

auteurs qui ne partagent pas leurs opinions religieuses. Soyons moins absolus et admirons tout rayon lumineux, de quelque endroit qu'il nous éclaire; disons-nous qu'il y a toujours religion, là où il y a sincérité et noblesse de cœur. »

Il plaint les fanatiques en cette page éloquente :

Les hommes qui n'ont point cultivé leur raison et qui sont doués d'une âme passionnée deviennent naturellement fanatiques; ils s'emportent en leurs opinions au point d'éteindre en eux tout sentiment de pitié, oubliant cette divine parole : Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Ce n'est pas seulement la fatalité de leur naissance, leur éducation, le temps où ils vivent, qu'il faut accuser, mais eux-mêmes; car ils ont dédaigné cette prudence dictée par la sensibilité; ils ont nourri de parti-pris leurs sentiments d'orgueil, croyant leurs opinions infaillibles. On a cherché des excuses au fanatisme dans les mœurs de certaines époques, au lieu de n'y voir que circonstance atténuante; on a dit : Chacun est de son siècle! — comme si le cœur n'était pas de tous les temps!

Et il ajoute :

Je hais l'indifférence autant que le fanatisme. Hélas! haïr l'indifférence, c'est encore du fanatisme.

Ailleurs, voici comment il magnifie la nécessaire, la souveraine liberté de l'artiste :

« Parce que tel romancier n'a pas un but moral, il ne faut pas conclure que son œuvre soit inutile. Certains écrivains sont comme des porte-voix de la nature. Ils ne méditent pas, ils ne raisonnent pas, ils peignent le monde dans sa vitalité. Ils ressemblent à ces grands fleuves qui roulent vers l'océan leurs flots soulevés et ne les emploient ni à fertiliser les plaines ni à porter les navires marchands. Ils viennent témoigner de la puissance des instincts de l'homme, et de la vigueur de son talent. Ils représentent la jeunesse, la santé, la vie. Mais s'ils ne nous expriment ni sentiments intimes, ni pensées abstraites, ils éveillent ces sentiments et ces pensées. Leurs livres, c'est la nature même mise en pages, ils sont inspireurs comme elle. »

Comment s'étonner de cette largeur de compréhension et de cette santé morale chez le penseur qui aimait d'un si profond amour la nature et l'homme? Laissez-moi vous lire une page dans laquelle il confond avec un sentiment pénétrant ces deux affections essentielles de son être :

Je cheminai les pieds dans la rosée. Le ciel bas, l'atmosphère appesantie par une pluie prochaine rendaient le paysage sévère. La vallée, sillonnée d'une ligne de joncs qui tremblaient au courant d'un ruisseau, était bordée par un taillis de charmes et un ourlet de roches où croissait, bon gré mal gré, l'aubépine. De hauts peupliers, alourdis par le poids des branches, fermaient l'horizon. Là dormait un vieux castel, abandonné des maîtres, hanté par des oiseaux de ruines. Dressé en son silence, il augmentait l'accent de la vallée, en y mêlant son mystérieux

chagrin. En vain, roitelet, ruisseau, abeilles confondaient leurs diverses voix, je lisais sur tous les arbres : recueillement. O bonheur profond de vivre ici, dans sa pensée, sans lien avec ce monde qu'on a trop connu, loin de ces gloires qui ne sont que chimères! Tout m'y enchante : les vieux ifs, les murailles grisonnantes de la ferme, l'herbe marquée de pas, les chevaux, l'abreuvoir, la cloison penchée, les pierres éparses et la verte luzerne... Tout à coup une voix d'enfant cria à plusieurs reprises : Blanchet! Blanchet! Je me retournai vers le pré que j'avais parcouru et je vis un troupeau de vaches blanches s'avancer pas à pas, en broutant, escorté d'un barbet ardent à les presser. Le petit pâtre se tenait en arrière. Blond, craintif, nu-pieds, nu-tête, suivant son troupeau avec lenteur, il semblait effrayé de ses pas. C'était je pense, sa voix claire que je venais d'entendre, rappelant son chien trop vigilant. Il faisait de nonchalants détours, ébréçait un tertre, cueillait des mûres, lançait une pierre, descendait au ruisseau, rappelait, hésitait...

La crainte l'empêchait de gagner l'extrémité de la prairie, où une petite gardeuse de chèvres, debout devant un saule, attendait l'arrivée de l'innocent garçonnet. Grâce aux vaches qui avançaient toujours et aux chèvres qui ne bougeaient pas, les deux enfants se rapprochèrent. Les troupeaux, tout entiers à la saveur des herbes friandes se furent bientôt mêlés; mais eux demeurèrent à distance comme des oiseaux effarouchés sous l'œil du chasseur. A peine se saluèrent-ils par un signe de tête et un sourire embarrassé. Le petit pâtre se coucha dans l'herbe, comme pour y dormir, mais sa tête souvent levée trahissait son inquiétude. La petite chevière quitta son arbre pour aller s'asseoir sur la vanne de la chute d'eau, non loin de l'espiègle dormeur. On eut dit qu'elle aussi rougissait de son bonheur et craignait l'envolement de ses songes. Combien d'heures se passèrent ainsi, combien de jours et de mois s'étaient passés déjà dans cet enivrement? Les deux enfants seuls le savaient. Quand je m'éloignai, le cœur plein d'une sereine mélancolie, la vallée ne semblait plus vivre que de l'amour pur des deux jeunes amants. Tout était tendresse, extase, et l'on n'entendait que le seul murmure du sauvage frelon, sous l'écorce entr'ouverte d'un frêne...

Et pour vous faire entendre ce qu'il savait mettre d'anguste dans la tendresse, permettez que je lise encore les lignes poignantes et magnifiques dans lesquelles l'auteur de *Rémo* raconte la mort de son frère bien aimé :

La nuit vint, nous n'étions que quelques amis et parents attristés, pensifs à son chevet. Le silence se faisait toujours plus grand et plus solennel. Bientôt tous les objets d'alentour s'effacèrent, ne laissant plus paraître que le visage du jeune endormi, et le mystère de la mort régna dans nos âmes. Nous fixions longuement les regards sur cette jeune figure abandonnée de la vie et où la dispersion allait s'accomplir. Déjà l'expression de la dignité avait fait place à celle de la sérénité; les ressorts de l'organisme insensiblement se détendaient, amenant sur les traits adoucis le caractère de la bonté vague et enfantine que la nature donne à ceux que la terre va reprendre en son obscur berceau. Oh! comme alors on contemple avec piété les morts, innocentes victimes, livrées sans défense aux lois inexorables de la métamorphose et qui s'en vont flottant et se dissipant vaguement à nos yeux!

Lorsque le crépuscule du matin vint répandre sa clarté dans la petite

chambre, les heures avaient déjà opéré leur mystérieux travail en meurtrissant la figure du pauvre mort. Je crus l'entendre qui gémissait :

Vois, ô frère, le visage que m'a fait le trépas aveugle, et accorde-moi encore un peu de ta compassion avant que je m'anéantisse à jamais !

Et le livre se termine par ce cri poignant, jailli du plus profond d'un cœur fraternel :

De lui, il ne reste plus que moi, ici-bas !

Et voyez : il était, il est encore dans la destinée de ce penseur à la sensibilité de femme de s'ensevelir sous son œuvre marmoreenne, sans connaître les rumeurs de la gloire qui eussent d'ailleurs importuné sa mélancolique sérénité. Il se sentit, nous l'avons dit, apprécié à sa valeur, à la fin de sa vie : Des poètes lui consacrèrent des strophes chaleureuses et l'un des plus grands et des plus noblement expressifs d'entre eux, Albert Giraud, dédia au philosophe ce sonnet où il caractérisa de façon particulièrement délicate, subtile et pénétrante la sensibilité si pure et si profonde de l'auteur des FEUILLÉES :

Mundus muliebris.

Vous ne parlez jamais, poètes, de vos mères.
Leur souvenir s'efface en votre éternité
Quand il vous suffirait d'un seul mot de clarté
Pour ravir à la nuit ces ombres éphémères.

Et c'est d'elles pourtant, non des femmes amères
Que vous avez reçu votre muliébrité
Et si près de leur cœur elles vous ont porté
Que vous leur avez pris le besoin des chimères.

L'odeur spirituelle et molle de leur sein,
Les airs qu'elles chantaient jadis au clavecin
Ont imprégné vos chairs de leurs mélancolies.

Vous avez aspiré dans leurs yeux épuisés,
Dans la vibration de leurs lèvres pâlies,
Le goût de la tristesse et la soif des baisers.

Pirmez s'éteignit donc avec le soulagement de n'être pas tout à fait incompris. Mais, si lors du banquet offert à Camille Lemonnier, en 1883, nos jeunes écrivains eurent la pieuse pensée de marquer, en cette soirée réparatrice, la place du grand mort par un fauteuil vide couronné de roses, est-il un arbre de son pays wallon qui abrite un monument, si humble qu'il soit, dédié à son souvenir ? Charles de Coster, Georges Rodenbach ont les leurs ; bientôt, espérons-le, le chevaleresque et sentimental Max Waller aura le sien, en attendant celui du noble poète Van Lerberghe. La

race dont Pirmez traduisit le plus noblement la songerie à envers lui une dette à acquitter. Il lui fut en effet fidèle jusqu'à son dernier jour, cet amant de la musique et de la nature qui mourut pour avoir, par un soir pernicieux, voulu, sur son instrument préféré, moduler son rêve dans la confidentielle sérénité des bois.

Mais au moins peut-on dire de la nature qu'elle a, par un émouvant caprice du hasard, rendu son hommage à son chantre, ainsi qu'en témoignent les lignes dans lesquelles GEORGES RODENBACH évoque les funérailles de l'écrivain philosophe :

« A ses obsèques, quelques-uns d'entre nous ont représenté la Jeune Belgique ; ils ont suivi, chapeau bas, ce grand mort qu'on portait sur la rampe d'une colline vers le lointain cimetière.

» Le corbillard, attelé de quatre chevaux, était tendu de draperies bleu pâle, et le soleil nouveau l'enveloppait d'une clarté d'apothéose, tandis qu'au loin la campagne riait, toute verte, couleur de l'espérance.

» Tous les paysans des villages suivaient et des musiques jouaient lugubrement la si émouvante marche de Chopin.

» Tout à coup, quand s'étaient tues les fanfares, cette chose étrange fut remarquée : au milieu du grand silence, un rossignol vocalisa dans les hautes branches d'un arbre de la route, comme si la Nature, reconnaissante envers celui qui l'aima tant, avait délégué son plus éloquent oiseau pour chanter son oraison funèbre. »

Cet épilogue à sa belle vie eut ému par sa poésie à la fois mystique et panthéiste le noble rêveur d'Acoz. Pirmez est mort dans l'aube d'une gloire qui ne fera que grandir, mais qui conservera comme la beauté des cygnes, quelque chose de distant.

Il n'a pas été remplacé, mais ce qu'il y a de plus pur chez de purs lyriques wallons comme Fernand Séverin, prend sa source dans le songe magnanime de l'auteur de *Rémo*.

Le « doux frémissant » que fut Octave Pirmez, repose, aujourd'hui, lui aussi, dans la terre dont il sut dire l'attrait mystérieux avec un si rare bonheur. Les morts persistent comme des gardiens du passé et comme des entraîneurs vers l'avenir » dit à son propos le bon critique EUGÈNE GILBERT qui continue à peu près en ces termes : « Leur souvenir demeure un encouragement, un appui, une sauvegarde, à peu près comme les portraits d'ancêtres dont le regard immobile reconforte à certaines heures, blâme ou conseille à certaines autres. Ils ne peuvent plus pourtant, prisonniers dans leurs cadres, nous mener à la bataille. »

Ils ne le peuvent plus, mais le souvenir d'un Octave Pirmez gardera aussi longtemps qu'il durera, la force de nous indiquer, avec une douceur impérieuse, les claires routes jumelles qui conduisent l'une à la Concorde, et l'autre à la Beauté.

CHARLES DELCHEVALERIE.



DOCUMENTS ET NOTICES

Un testament original

Les profonds sentiments religieux de nos ancêtres ne sont mis en doute par personne. Il faut attendre l'arrivée des Encyclopédistes et de Voltaire pour trouver la brèche qui ira s'élargissant dans le faisceau des croyances religieuses.

Au plus fort de leurs maladies, nos pères devaient avoir moins de confiance dans les lumières des médecins et des chirurgiens que dans le secours de Dieu et de ses saints. De là des vœux qu'on remplissait soi-même scrupuleusement après guérison, ou qu'on laissait le soin de liquider à ses héritiers.

Nous avons rencontré dans un registre aux transports de la haute cour de justice de la ville de Charleroi, dont nous préparons en ce moment activement l'histoire, un document rare et curieux sous ce rapport : c'est le testament de Gertrude Du Terne, daté du 18 février 1701.

La testatrice qui demande à être enterrée en l'église paroissiale de Charleroi, alors à la ville haute, fonde des messes et lègue à son neveu 100 florins de rente dus par le couvent de Soleilmont, près de Gilly, à condition de payer ses dettes et les frais de voyages à faire lui-même ou à faire faire par des personnes dévotes, aux différents sanctuaires de saints ou de saintes dont elle avait imploré l'aide et assistance pendant sa maladie.

Voici la liste très longue — en tout 24 — de ces lieux de pèlerinage, probablement les plus en vogue, à cette époque-là, au pays de Charleroi :

1. Notre-Dame d'Ittre.
2. Notre-Dame de Messine, à Mons.

1. A. DE REUME : *Les vierges miraculeuses de la Belgique*, p. 333-336.
 2. FÉLIX HACHEZ : *Le jubilé de N.-D. de Messine, en 1772* ; LÉOP. DEVILLERS : *Mémoire sur la paroisse de Saint-Nicolas-en-Bertainmont, dite de Notre-Dame de Messine*, page 8.

3. S^{te} Rolende, avec le tour ordinaire, à Gerpinnes.
4. S^{te} Marie-Madeleine, à Heigne, près de Jumet (à charge de faire le grand tour à l'anniversaire).
5. S^{te} Gertrude, à Nivelles, avec le tour et en passant par le trou.
6. Le Saint-Sang du Miracle, au bois Seigneur Isaac.
7. Notre-Dame d'Alseberg, avec mission d'y faire célébrer une messe.
8. S^{te} Anne, près de Nivelles.
9. Notre-Dame de Trazegnies, avec le tour de Saint-Lambert des gouttes.
10. Notre-Dame de Hal, à pieds nus.
11. Notre Dame de Tongre, près d'Ath.
12. S^{te} Béatrice, à l'Olive, près de Morlanwelz.
13. S^t Agapithe.
14. Notre-Dame des Affligés, à Jumet.
15. Notre-Dame de Walcourt, avec le tour à la Trinité.
16. Notre-Dame de Walcourt, le 25 mars.

3. Pèlerinage très fréquenté le lundi de la Pentecôte. Voir CL. LYON : *Education populaire*, année 1888, n° 23. Et surtout *Wallonia*, t. II (1894), p. 121-152.

4. Pour ce pèlerinage ainsi que pour celui de Notre-Dame de Tongre à la Brûlote (Jumet), voir LEFÈVRE-BASTIN : *Histoire de Jumet*.

5. TARLIER et WAUTERS. *Géographie et Histoire des communes belges Histoire de la ville de Nivelles* t. I p. 121. Quand au « trou », voy. *Wallonia*, III (1895), p. 15.

6. Bois Seigneur Isaac, est une localité située près de Nivelles. Au sujet de la légende du sang jaillissant d'une hostie, voir *Bibl. des Arch. du roy. à Bruxelles*, n° 1945.

7. ALPH. WAUTERS : *Histoire des environs de Bruxelles*, t. III p. 705

8. TARLIER et WAUTERS, *op. cit.* t. I p. 143

9. Ni Léopold Devillers ni Harou qui ont écrit chacun une monographie de Trazegnies ne citent ce S^t Lambert des gouttes.

On ne connaît plus aujourd'hui à Trazegnies, dont la paroisse est dédiée à Saint-Martin, que Notre-Dame du Saint-Rosaire, à qui on venait demander la guérison de la vue. La procession se fait encore chaque année. Il existe encore un reliquaire où sont enfermées plusieurs reliques très précieuses. Est-ce là que se serait réfugié Saint-Lambert des gouttes ? Il faut ajouter que Saint-Lambert n'était pas spécialement invoqué contre la goutte.

10. On se rend à Hal en pèlerinage surtout le mardi de la Pentecôte.

11. Tongre-Notre-Dame est un village situé près d'Ath. Une procession solennelle se rendait annuellement d'Ath à ce village, dans l'octave de la ducasse, Cfr C.-J. BERTRAND, *Histoire de la ville d'Ath*, p. 332-337.

12. FRANCHE (ancien curé de Morlanwelz) *Vie de sainte Béatrix*. Voir aussi concernant la légende de Sainte Béatrix, *Doc. et rapport de la soc. arch. de Charleroi*, t. XXI, p. 158-159.

13. HACHEZ *Mémoire sur la paroisse et l'église de S^t Nicolas-en-Haure*, p. 40.

14. *Doc. et rapp. de la soc. arch. de Charleroi*, t. XXV, p. 315-326.

15 et 16. Voy. JULES VANDEREUSE : *Le pèlerinage à Notre-Dame de Walcourt*, dans *Wallonia*, t. XVII ; *Annales de la soc. arch. de Namur*, t. III, p. 313-319. La date du 25 mars ne représente actuellement à Walcourt aucune solennité.

17. S^t Adrien.
18. Notre-Dame de Tongre, à la Brûlotte (Jumet).
19. Notre-Dame de Basse-Wavre, avec le tour à pieds nus et en habits blancs.
20. Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy.
21. S^{te} Ongne Mengon, près de Nancy.
22. Le Saint-Sacrement, à Bruxelles, avec le tour ordinaire.
23. S^t Vouaire, à Mons.
24. S^t Hilaire, près de Namur.

LOUIS DARRAS.



17. Ce sanctuaire nous est inconnu.
18. Voir n^o 4.
19. Les pèlerins étaient habillés de blanc et avaient les pieds nus. Cfr. TARTIER et WAUTERS, op. cit. t. II p. 37.
20. Notre-Dame de Bon Secours est aujourd'hui paroisse de Nancy. Cfr. Abbé LÉON JÉROME : *L'église de N.-D. du Bon Secours, à Nancy*, Vagnez, 1898, in-8^o de 310 p. ; CH. PFISTER : *Histoire de Nancy*, t. I p. 569-610.
21. Lieu de pèlerinage au sujet duquel, même de Nancy, nous n'avons pu obtenir de renseignements. Il est probable que le greffier de la cour de justice de Charleroi en a défiguré le nom comme celui de Saint Vouaire, à Mons. (Voir n^o 23). Basse-Wavre est d'ailleurs orthographié dans ce texte Basse Waire.
- Dans les répertoires les plus complets du département de la Meurthe, on ne trouve aucun nom, qui ressemble à S^{te} Ongne Mengon. Le moins éloigné est Ognéville, appelé parfois Ongneville, dans le canton de Vézelize.
22. HENNE et WAUTERS : *Histoire de Bruxelles*, t. I p. 130-133 ; Bibliothèque Royale de Bruxelles. ms. n^o 13506 Il s'agit de la commémoration des Juifs poignardant les saintes hosties.
23. Inconnu, sous ce vocable à Mons. Ne faudrait-il pas lire Saint Macaire ?
24. A Temploux (Il y avait aussi le pèlerinage de Saint-Hilaire, à Matagne-la-Petite).



PAGES DE CHEZ NOUS.

La Langue wallonne.

Les ancêtres s'en vont mais la langue demeure :
 Leur âme, dans les mots, s'agite, chante et pleure ;
 C'est le parfum qui flotte et se mêle au zéphyr ;
 On le respire, on sent en soi qu'il est la vie ;
 Et le terroir, pleurant en vain son énergie,
 Sans elle, tristement, se regarde mourir.

Langue de Wallonie,
 Ivre d'oublieuse folie,
 De propos lurons et drolets
 Où rit ton âme, Rabelais !

Langue de Wallonie,
 Ivre de joyeuse ironie
 Secouant comme des grelots
 L'or tout ensoleillé des mots !

Langue de Wallonie,
 Amoureuse de poésie
 Et de rythmes mélodieux
 Berçant le rêve au fond des yeux !

Douce langue romane,
 Tu évoques la belle brune de Donnay,
 Qui promène parmi nos collines mosanes
 Le rêve souriant dont son œil est baigné.

Car dans tes yeux, souvent, il glisse un brin de rêve
 Que fait fleurir en toi la gaze de nos ciels ;
 Et tu chantes, tu persifles les filles d'Ève,
 Mais ta lèvre est sans morgue et ton humour sans fiel.

O les tours savoureux pleins de chaudes risées,
 Les tropes où se meut tout un monde vivant,
 Les vocables gausseurs, les tableaux truculents,
 Les apophtegmes sains et la fanfare ailée
 Des onomatopées !

O les mots farces, les mot fins
 Inventés par maître Isingrin
 Dans les romans du moyen-âge !
 O les mots justes, les mots sages,
 Mots de halles, mots élégants,
 Mots naïfs de petits enfants,
 Mots frondeurs comme des balistes,
 Mots colorés, mots réalistes
 Mots coiffés du rouge foulard
 De nos paysans égrillards.
 Mots profonds des vieux et des vieilles !
 Mots de douceur, mots cadencés,
 Mots fleuris comme une corbeille
 Offerte par le fiancé !
 Mots grassouillets de Djan d' Nivelles,
 Mots fleurant bon de Defrecheux,
 Plaintifs comme des tourterelles
 Et qu'on chante un pleur dans les yeux !

Langue de Wallonie,
 O patois de chez nous,
 Qu'on écoute à genoux
 Quand on est loin de la patrie !

O naïves berceuses,
 O chevrotantes voix
 Si pleines d'autrefois
 De nos aïeules généreuses !

O langue de nos mères !
 Mots de miel, mots d'amour
 Perdus au cimetière
 Mais que nous entendrons toujours !

Que de tours réjouis et que d'images chères,
 Wallons ! nous avons désappris ;
 Déjà comme des voix de races étrangères
 Nos vieux chants ne sont plus compris !

Ils furent beaux, pimpants, pleins de sève et de vie,
 Notre âme se mirait en eux ;
 Ils se sont dispersés, ô mère Wallonie !
 Avec les os de nos aïeux.

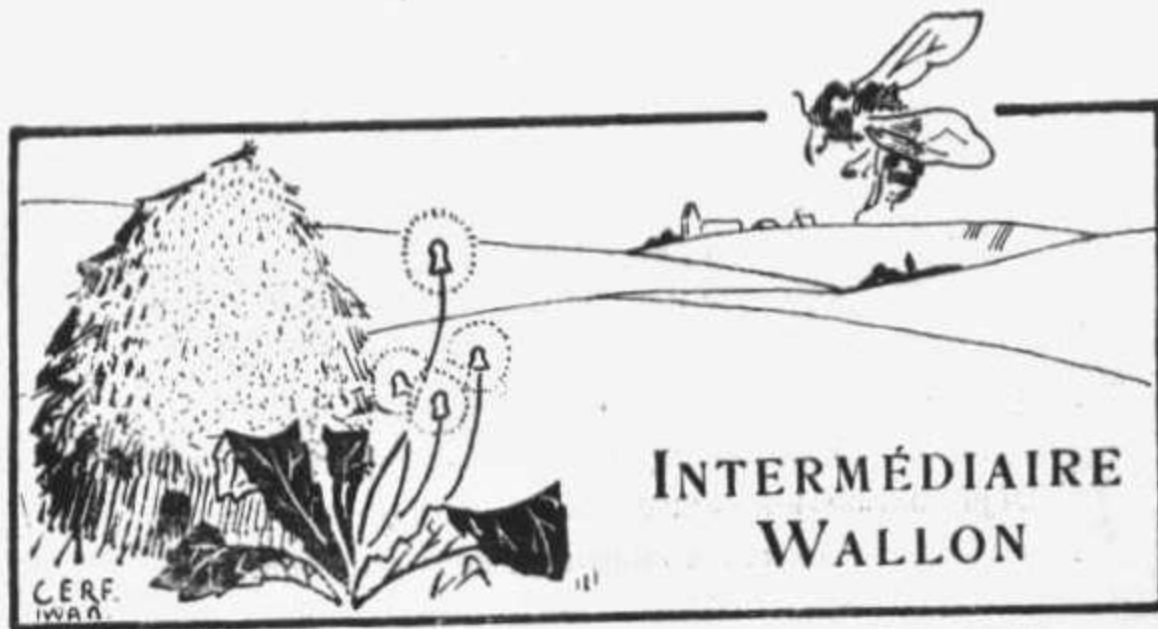
Les fillettes de nos cités sont adorables
 Qui seront les mères demain ;
 Mais écoute ! est-ce encor ta langue vénérable
 Qu'elles parlent sur les chemins ?

Pourtant, les aïeux morts, la langue, elle, demeure ;
 Leur âme, dans les mots, s'agite, chante et pleure ;
 C'est le parfum qui flotte et se mêle au zéphyr ;
 On le respire, on sent en soi qu'il est la vie,
 Et le terroir pleurant en vain son énergie,
 Sans elle, tristement, se regarde mourir.

Mais tu ne mourras pas, langue de Wallonie !
 Au chaud de notre amour tu vivras, rajeunie ;
 Et nos fils garderont, comme un précieux trésor,
 Le grelot clair de tes mots d'or !

JULES SOTTIAUX.

(*La Wallonie Héroïque*)



.... Quand à n'avoir pas le droit d'ignorer certaines choses, c'est une proposition à laquelle je ne me rallierai que lorsque la perfection absolue sera de ce monde. L'INTERMÉDIAIRE a pour devise : *il se faut entr'aider* ; s'il la remplaçait par celle-ci : *on n'a pas le droit d'ignorer*, il n'aurait plus qu'à disparaître.

(L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX, LVII (30 décembre 1908), col. 989.)

Questions

Nous rappelons à nos lecteurs les questions qui ont été posées précédemment. Il est de la nature des recherches historiques, que leur documentation peut toujours s'accroître, se compléter ou se préciser. Sauf des cas exceptionnels, les enquêtes de notre *Intermédiaire* doivent donc être considérées comme permanentes.

Chant des « Aurbastris » de Ciney. — L'air que nous publions ci-après fut populaire à Ciney au 18^e siècle : c'était le chant des *aurbastris*

Assez lent.



ou arbalétriers, qui composaient depuis le 13^e siècle la milice bourgeoise cinacienne. L'origine en est inconnue et l'on voudrait savoir s'il ne fut pas, à une certaine époque, chanté dans d'autres localités du pays de Liège ; ou voudrait aussi, si c'est possible, en connaître l'auteur ou l'origine ainsi que les paroles qui y étaient adaptées. Dans les derniers temps, les *aurbastris* de Ciney ne formaient plus qu'une société gastronomique et l'air ci-dessus avait reçu des paroles triviales dont on ne possède plus que ce fragment :

Quand on est mort c'est pour longtemps
On est guéri du mal de dents
De la potence et du carcan
Quand on est mort et enterré
On a d'la terre dessus le nez
On a du mal de se r'lever.

L. S. (Ciney).

Analogies de dénominations de lieux dits. — Au cours de l'année dernière, il a été plusieurs fois question de l'étymologie du nom de *Quincampoix* ou *Kinkempois*, dans l'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX. Dans sa livraison du 30 juillet, un correspondant dit : « A Cherbourg, la rivière la Divette suit la vallée de Quincampoix et fait mouvoir de nombreux moulins à eau parmi lesquels le moulin de *Clique en poix* et celui d'*Ecoute s'il pleut*. »

Après celle de *Kinkempois*, cette analogie avec notre *Houte s'i ploût* liégeois est assez étrange.

Albin BODY.

Réponses

La légende wallonne de l'éclair et M. Lucien Jeny (XVII, 331). — M. Eugène Gilbert, l'éminent critique de la *Revue générale*, nous fait l'honneur de nous adresser le billet suivant :

« Je m'empresse de vous dire que M. Lucien Jeny est conseiller à la Cour d'appel de Bourges où il demeure. Il était en relations suivies pour affaires balzaciennes avec feu le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul. C'est ainsi que je me suis trouvé en rapport avec lui, sans d'ailleurs l'avoir jamais rencontré. Je ne pense pas qu'il soit d'origine wallonne.

Veillez agréer, etc.

EUGÈNE GILBERT. »

Mosan ou Meusien (XVIII, 172, 272, 334). — *Meusien*, mot provincial, dit M. A. M. : il ne s'emploie en France qu'entre concierges.

Parmi ces concierges, plaçons donc M. Raymond Poincaré : il appartient à l'Académie, et montrera la porte aux intrus.

« *Mosan* blasonne », laissons-le blasonner : sa consonnance reste étrangère aux langages très provinciaux qui se parlent sur les bords de la Meuse. Par nos vals et nos coteaux, de même que la lumière se voile, nos patois estompeut, assourdissent en murmures intimes, en notes discrètes le clairon du latin, du français : Heusy, Surny, Seny, Gouvy, Waulsor, Yvoir, Modave, Stavelot... et combien d'autres, charmants en leur modestie....

Mosan, Brohan, Rohan, Toscan, et même hihan.... me paraissent étrangers, la plupart prétentieux et emphatiques. Si nous céditions *Mosan* aux pédagogues ? L'avouerais-je ? je ressens un faible pour le féminin : *mosane* est doux à prononcer et non plus arrogant.

Mais déjà, M. F. nous avertit que *mosan* peut se dire d'un artiste et *meusien* d'une roche : il est assez bon pour excuser la barbarie du géologue, qui ignorant avec nous le latin *Mosa*, tire un adjectif du mot français. Sauf erreur, le roman des Quatre Fils Aymon énumère, parmi les peuples accourus au siège d'un fier château, les « *Meusois* ». Le rédacteur du XV^e siècle serait-il aussi un géologue ? Je n'en doute plus, sur la foi de mon distingué contradicteur.

De malencontreux dictionnaires proposent *mosellan*. Pourquoi, sinon parce que la Moselle se jette dans le Rhin mais que ce mot est lourd et long !

Et d'après un homme grave ni *mosan*, ni *meusien* ne remplacent les mots *Wallon* et *Wallonie* : nous reconnaissons que le Pirée n'est pas un homme et nous ajoutons que nous parlions du fleuve seul, non de la race au cheveux bruns.

F. Mx.

Les femmes wallonnes : ce qu'on en dit (XVIII, 387). — Répondant à un désir exprimé dans le dernier n° de Wallonia, nous signalerons ici un curieux poème de la fin du XVIII^e siècle (1783), intitulé *Le Poète voyageur et impartial*. Le versificateur, resté anonyme, a parcouru les Pays-Bas et visité Liège et ses environs. Ses observations fort bien venues souvent, ont porté sur tout, la nature du pays, la Ville, ses institutions, ses mœurs, ses habitants et... ses habitantes.

A ces dernières il dédie ces quelques vers qui, pour ne pas émaner d'un auteur « sérieux » ni d'un poète de large envergure, n'en flatteront pas moins sans doute la petite vanité de nos Liégeoises, peut-être se reconnaîtront-elles dans le portrait, aux grâces un peu vieillottes, qu'un admirateur inconnu a fait de leurs ancêtres.

Là, les femmes fraîches et vives
Ont le cœur très honnête et fripon le minois ;
On croit voir les grâces naïves
Au malin Dieu d'Amour sourire entré leurs doigts ;
De nos élégantes fadaïses
Quoi qu'on ignore encore tous les raffinements,
Dans ce coin d'univers les mœurs sont plus françaises
Qu'en tout autre pays des cercles allemands :

Folâtres, tendres et légères,
Ici, Bourgeoises familières
Ont l'accueil gracieux et propos engageants,
Et sous les falbalas, au zéphir voligeants,
Recèlent une jambe fine

(Note du poète : « Les Liégeoises ont en général la jambe et le pied jolis, et marchent avec beaucoup de grâce »)

Qui laisse apercevoir joli pied de la chine,
Augure de plus doux attraits
Dont rimeur discret je me tais,
Et que tout bas l'on s'imagine.

F. MAGNETTE.

✦✦ On peut donner ce qu'on sait, alors même que ce n'est pas lourd ? Alors, allons-y.

A Liège c'est aux femmes qu'on devait la persistance du sentiment national. En tout ce qui n'appartenait pas à la vie publique, la femme liégeoise a sans cesse été supérieure à l'homme. Elle régnait en maîtresse dans le ménage... Ce qui relevait la femme, mariée ou non, c'est qu'étant *franche*, elle pouvait avoir des intérêts d'affaires aussi bien que les hommes. Par l'habitude de l'étude, elle avait aussi le goût des choses sérieuses, le goût de la culture intellectuelle. » (HÉNAUX, *Histoire de Liège*, 3^e éd. t. II, p. 725.)

« Le beau sexe est tellement accoutumé au travail, que les femmes de bourgeois qui vivent de leurs revenus, se donnent toute sorte de mouvements pour les augmenter ; elles regardent une boutique comme un amusement ; et tandis que les maris et les pères passent agréablement leurs jours, les femmes et les filles se font un devoir de destiner au travail le temps qu'ailleurs elles donnent au jeu, aux modes et au plaisir ». (*Les délices du pays de Liège*, 1738. Tome I, p. 82.)

« L'histoire nous les montre, au cœur des siècles, [les femmes liégeoises] vives et promptes, femmes de cœur, d'humeur aimable et de bon accueil, mais femmes de raison aussi et femmes de travail et de négoce, jouissant souvent à la vivacité sentimentale de leur sexe, un esprit de suite et de décision, une entente pratique des affaires, bref des qualités qui semblent ailleurs, l'apanage plus particulier des hommes. C'est un étranger, étonné de voir les femmes liégeoises « travailler comme des hommes » qui a lancé ce dicton singulier pour ce qui les concerne : enfer des femmes, paradis des prêtres. » (Joseph DEMARTEAU, *Gazette de Liège*, n° du 9 juin 1903.)

FEMINA.

[Mêmes réponses : extrait des *Délices*, de la part de LECTOR ; extrait de HÉNAUX, de la part de CINETTE.]

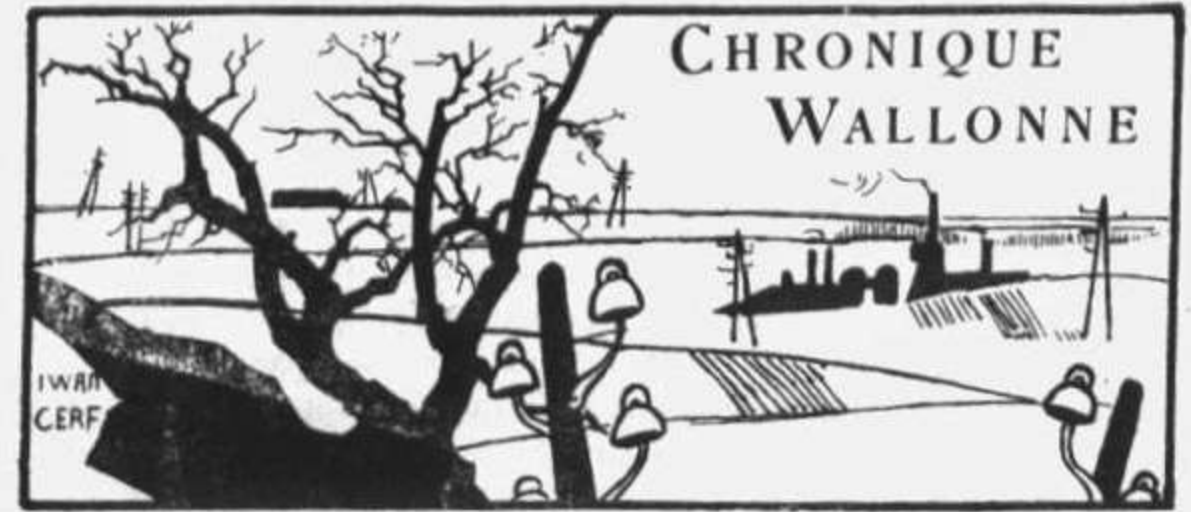
La danse des Olivettes (XVI; XVII; XVIII, 133, 175, 226). — Le renseignement donné p. 226, demande à être rectifié.

La danse qui a lieu à Marbais-la-Tour le lundi de la fête s'appelle « danse Marie Daudouye » et non « danse des ramons ». Les trois individus qui y prennent part ne savent pas la musique, laquelle ne bouge pas de place.

Le troisième personnage s'efforce, en frappant avec la pelle, de faire entrer le manche dans le ramon et non de l'en faire sortir.

Au surplus, je détaillerai cette intéressante coutume lorsque je publierai mon étude sur « la Jeunesse dans l'Entre-Sambre-et-Meuse ».

JULES VANDEREUSE.



Pro Wallonia

M. le Gouverneur de Brabant a bien voulu nous informer de ce que, dans sa séance du 28 décembre dernier, la Députation permanente dont il est le président, nous a fait l'agréable surprise d'attribuer à *Wallonia*, sur les fonds mis à sa disposition par le Conseil provincial, une somme de cinq cents francs à titre d'encouragement.

En même temps que notre publication, la Députation a distingué une revue française se publiant dans la capitale, et une revue flamande intéressant plus spécialement les régions thioises comme la nôtre se rapporte aux pays wallons.

Cette manière de justice distributive est tout à l'honneur de la Députation permanente.

Quant au choix qui favorise notre revue, il constitue pour cette œuvre collective un encouragement précieux et hautement honorable, d'autant plus flatteur que nous ne l'avions pas sollicité, et dont tous les amis de *Wallonia* seront reconnaissants.

LETTRES FRANÇAISES

Maurice DES OMBIAUX : *L'ornement des Mois*. Bruxelles, G. van Oest. Prix : 5 fr.

Carl SMULDERS : *La ferme des Clabauderies*, roman. Bruxelles, édition de « La Belgique artistique et littéraire ». Prix : frs. 3,50.

Georges GOFFIX : *Vibrations*, poèmes en prose. Bruxelles, édition de « La Belgique artistique et littéraire. » Prix : frs. 3,50.

MEMENTO : Ouvrages de MM. DOUMONT, THYLIENNE, CALAY, MAASSEN, DEJARDIN.

L'ornement des mois. — L'humanité toute entière est dans le calen-

drier. Il nous dit le poème des saisons, celui de la douleur et de l'espoir, de la mort et de la vie, tout en tressant la corbeille des jours. » Ainsi se termine le livre que M. Maurice des Ombiaux vient d'édifier à la gloire des vieilles traditions, des coutumes largement répandues par les pays ou réfugiées en un petit coin de village, des coutumes obscures ou glorieuses, de celles dont on parle souvent aux veillées, que l'on prépare longuement, et de celles qui s'éveillent spontanément, pour ainsi dire, que l'on retrouve tout simplement parce que le jour en est venu.

C'est dans les campagnes qu'elles résistent le mieux, et M. des Ombiaux le sait bien. Il est allé les chercher chez les petites gens qui savent encore fleurir chaque feuillet de l'éphéméride d'une pratique tantôt bizarre — ou qui paraît telle à nos yeux de civilisés — tantôt naïve, tantôt émue. Il sait, comme eux, le dicton épinglé sur chaque jour de l'année et ce qui s'y rapporte. Du premier janvier à la Saint-Sylvestre, chaque jour est marqué par les simples d'une façon spéciale, et M. des Ombiaux le note pour nous, sans grandes phrases, tout uniment comme il sied ; mais sous cette apparente froideur d'almanach, on sent vibrer le respect profond de l'homme d'aujourd'hui devant les choses du Passé.

Je ne puis pas songer à résumer ici ces traditions ; il n'est pas utile non plus que j'en cite : car les lecteurs de WALLONIA les connaissent, au moins en ce qui concerne la partie qui les intéresse le plus, la partie wallonne. (1)

Ce livre, soigneusement édité, est illustré de douze reproductions de délicieuses gravures anciennes, qui chantent, elles aussi, le poème éternel des saisons.

La ferme des Clabauderies. — On sent, en lisant ses livres, que Carl Smuders éprouve un infini plaisir à écrire. Dans le roman qu'il vient de publier, il y a bien, évidemment, une intrigue. Mais s'il n'avait eu d'autre but que de nous conter l'histoire du mariage et de la fin dramatique de son ami Clems, au lieu d'un volume de 300 pages, c'est une brève nouvelle qu'il nous aurait donnée, et voici ce qu'il nous aurait dit.

Un original nommé Clems, homme d'esprit et de caractère extrêmement distingué, grand amateur d'art et de paradoxes élégants, s'éprend de la fille de son fermier, superbe créature à l'intelligence étroite, âpre au gain et pauvre de cœur. Il l'épouse, mais il épouse en même temps un beau-père bavard et malfaisant, une belle-mère insipide.

(1) [Ceci est plus exact encore que ne le pense notre estimé collaborateur. La plupart des traditions wallonnes exposées dans ce livre ont été publiées d'abord ici-même. Et l'éditeur de M. des Ombiaux ne le lui a pas laissé dire. Passe encore quand l'auteur décrit une coutume ou relate une croyance. On peut croire, comme le fait notre collaborateur, que M. des Ombiaux, après d'autres, « est allé les chercher chez les petites gens ». Mais on n'en peut certainement dire autant des chansons ou couplets qui ont paru ici pour la première fois, avec un certificat d'origine : reproduits textuellement sans indication de source, ils prennent, aux yeux du public, les allures de découvertes personnelles. Avec une bonne volonté dont nous ne doutons point, M. des Ombiaux sera d'accord avec nous pour déclarer abusif le procédé qui consiste à les lui attribuer indûment. — N. D. I. R.]

Dans le ménage — devenu bientôt un enfer — tombe une jeune veuve, M^{me} Dambray, cousine de M^{me} Clems, une femme qui a tous les sentiments et tout l'esprit qui manquent à l'ancienne fermière. Sans qu'un mot soit prononcé, sans qu'un geste matérialise la chose, une complicité sentimentale s'établit entre Clems et la cousine. Cet amour restera dans le domaine le plus purement idéal, car M^{me} Dambray va partir demain et sans doute pour toujours. Mais le beau-père, la belle-mère et la femme de Clems ne veulent pas perdre cette occasion de se débarrasser d'un mari et d'un gendre qui, si faible soit-il, a encore cependant trop d'autorité dans la maison, à leur gré. Ils envoient à M^{me} Dambray et à Clems des billets apocryphes où chacun demande à l'autre un rendez-vous nocturne. Mais Clems comprend la ruse perfide ; mais M^{me} Dambray, au lieu d'accepter la rencontre répond « Pardonnez-moi, je ne puis faire ce que vous exigez de moi... je veux emporter votre amour comme une chose très haute et très pure ».

Ils ne tombent donc pas dans le guet-apens ; mais au cours d'une explication entre Clems et sa femme, pendant la nuit, au fond du jardin, « il y a une courte lutte, absurde, démente, inconcevable... Yvonne est la plus forte. Elle se dégage d'un brusque effort, saisit son mari par les deux épaules, le rejette en arrière avec une violence inouïe. Clems bute contre la balustrade, malheureusement très basse, tombe à la renverse, disparaît dans l'abîme, la tête la première ».

Et comme il y a un témoin à la scène — le narrateur — celui-là, révolté, envoie la meurtrière par le même chemin que sa victime et justice est faite.

... Voilà tout ce qu'il nous aurait dit, et c'eût été dommage. Il a bien fait de laisser courir sa plume au gré de sa fantaisie, de partir à chaque page en des digressions sur les fous, sur la façon de voyager, sur la nécessité de confronter la vie des artistes avec leurs œuvres, sur la liberté, sur la justice, la solidarité humaine, sur l'hypocrisie, etc.. etc... Il a bien fait, quoiqu'il écrive lui-même : « Cela est mon point vulnérable, je le sens bien. Je n'en suis encore qu'aux premières pages de mon bouquin, et déjà le désordre s'y est installé comme chez lui. En me relisant, je vois que j'ai parlé d'un tas de choses qui n'ont rien à voir dans ce récit, d'un fou qui se promène le chapeau à la main, d'un hôtelier qui s'amuse à cracher dans le Rhin du haut de la terrasse où dînent ses clients — tiens non ! j'ai oublié ce détail, qui a pourtant de la saveur — mais que je n'ai pas fait le portrait de Clems. C'est un comble ! ».

Il a bien fait, car ce qui est défaut chez les uns peut très bien être qualité chez d'autres, et les romans de M. Carl Smuders valent surtout par les digressions toujours intéressantes et jamais fastidieuses.

Vibrations. — Ce sont des poèmes que M. Georges Goffin nous donne dans son livre de début. Poèmes qui sont en prose, mais qui n'en sont peut-être que plus harmonieux, car cette prose — et ceci a l'air d'une balançoire, et j'en demande pardon... — cette prose est d'un poète. Poète qui doit d'ailleurs se garder des vers. Ils en a glissé quelques uns